





A.D. Martel

*Le Secret du Faucon*  
*Tome 4*

Illustration : Sheila (Ouroboros Design)

Correction : C. Delacauw

© A.D. Martel

Tous droits de traduction, reproduction ou d'adaptation réservés  
pour tous les pays.

ISBN : 9791042405519

Dépôt légal : Septembre 2023

Achevé d'imprimer en France

## ***Rappel des personnages :***

*Alfred* : intendant des Blancastel.

*Agnès* (sœur) : religieuse des Sœurs de la Charité. Guérisseuse. Ancienne dianesse qui a participé au rituel de l'enfance de Cyrielle.

*Amessan* : sarrasin, compagnon de Godefroy.

*Anselme* : ménestrel, compagnon de Godefroy.

*Baldwin* : guerrier teuton aux longs cheveux et à la barbe rousse, compagnon de Godefroy.

*Bastian de Montfaucon* : fils du comte de Montfaucon, responsable de l'incendie de la volière.

*Blanche de Montfaucon* : mère de Cyrielle.

*Brunehaut de Montfaucon* : comtesse et mère de Bastian.

*Cassandra de Montfaucon/Blancastel* : épouse d'Yvain de Blancastel, grande tante de Cyrielle.

*Clodomir* : fauconnier des Montfaucon, pendu par le sieur Jean après l'incendie de la volière.

*Clothilde (sœur)* : religieuse du couvent des Sœurs de la Charité. Ancien chaperon de Cyrielle.

*Cornelius* : intendant des Montfaucon, a appris à Cyrielle à écrire.

*Cunégonde (sœur)* : religieuse du couvent des Sœurs de la Charité. Ancien chaperon de Cyrielle qui a essayé de la tuer en l'abandonnant au bord d'une falaise.

*Cyrielle de Montfaucon* : fille de Blanche et de Guillaume le Téméraire, ancien comte de Montfaucon.

*Evrard de Chaumont* : évêque et conseiller du roi Henri.

*Fléau* : étalon noir (frison) de Godefroy. A très mauvais caractère, sauf avec son cavalier et Cyrielle.

*Foehn* : faucon gerfaut borgne.

*Friedrich* : guerrier teuton de Godefroy, mort suite à l'attaque des ombres.

*Gaberis de Blancastel* : Cousin de Cyrielle et fils d'Yvain de Blancastel. Attaqué par des brigands dans la montagne de Grumlock et achevé par Godefroy en présence de Cyrielle.

*Godefroy le Sanguinaire, dit aussi le Balafré* : mercenaire au crâne et au visage rasés qui attend le paiement de ses services par le comte de Montfaucon.

*Guérand de Coulanges* : seigneur qui s'en est pris à Théodoric et qui avait accepté Tristan comme écuyer.

*Jade Perkins* : jeune dianesse aux cheveux noirs qui maîtrise la magie du sang. Fille de Jeanne Perkins.

*Jean de Montfaucon* : oncle de Cyrielle et actuel comte de Montfaucon.

*Jeanne Perkins* : dianesse à moitié folle qui a participé au rituel de l'enfance de Cyrielle. Se transforme en louve blanche. Mère de Jade.

*Lavande* : domestique et amie de Cyrielle chez les Montfaucon.

*Malevent* : vassaux du seigneur de Coulanges, massacrés par Godefroy et ses guerriers en compagnie de Tristan. Ils n'ont épargné que la dame, devenue folle, et son bébé.

*Marie-Benoît (sœur)* : jeune religieuse du couvent des Sœurs de la Charité. S'est liée d'amitié avec Cyrielle.

*Morag* : prêtresse des dianesses lors de Beltaine.

*Nancy* : nourrice de Cyrielle, emportée par les ombres. Ancienne dianesse ayant participé au rituel de l'enfance de Cyrielle.

*Théodoric* : guerrier teuton aux longs cheveux et à la barbe blonde, compagnon de Godefroy.

*Thérèse (mère)* : abbesse du couvent des Sœurs de la Charité, ancienne amie de la mère de Cyrielle.

*Tristan* : ancien apprenti forgeron, surnommé « la sauterelle » par les hommes de Godefroy.

*Yvain de Blancastel* : vieux chevalier, vassal des Montfaucon. Aussi appelé « le seigneur à la blanche colombe ». A combattu aux côtés du sieur Jean et du comte Guillaume (père de Cyrielle).

### *Résumé du tome précédent*

Cyrielle et Godefroy se rapprochent. Lors d'une nuit en tête à tête, elle comprend que les cicatrices ne marquent pas uniquement le corps du guerrier, mais également son âme.

Nos compagnons se tournent vers sœur Agnès pour lutter contre les ombres. La jeune femme, en séjour forcé au couvent, réalise que les religieuses ont toujours été ses alliées. L'abbesse ne l'a enfermée que sur demande expresse de Blanche, sa propre mère.

Malheureusement, l'ancienne dianesse se révèle incapable d'aider Cyrielle. L'épée touchée par les loups parvient à pourfendre les spectres et les prières des religieuses les protègent le temps d'une nuit. Entre-temps, la Malevent, dont la famille a été massacrée par Godefroy, blesse gravement Théodoric.

De retour auprès des hommes de Godefroy, ils apprennent qu'un des guerriers teutons a succombé aux blessures infligées par les ombres. Baldwin et ses Teutons font sécession et Godefroy, après avoir revendiqué Cyrielle, décide de partir sans les obliger à le suivre.

Godefroy, Cyrielle, Amessan, Tristan et notre cher Anselme, qui a perdu sa voix, rejoignent la fête de Beltaine. Camélia tente de voler le pouvoir de la marque et est massacrée par Jade Perkins. Celle-ci n'est pas l'innocente jeune fille que Cyrielle pensait avoir rencontrée dans une boutique de bougies, mais une puissante dianesse maîtrisant la magie du sang.

Sa mère, Jeanne Perkins, apparaît sous la forme d'une louve blanche et explique à Cyrielle qu'elle n'aurait jamais dû sauver la vie de Godefroy. Désormais liée magiquement à deux hommes — Tristan et Godefroy — elle ne possède pas assez de puissance pour affronter le faucon gardien, qui ne l'a d'ailleurs pas marquée du tatouage légitime des comtes de Montfaucon. En effet, aucune femme ne peut hériter de la marque. Cyrielle ne l'a acquise que grâce au rituel de son

enfance, lorsque Blanche a souhaité la sacrifier pour obtenir sa vengeance. Dans sa grande clémence, la déesse a alors permis à Cyrielle de vivre, à condition de ne jamais verser le sang, qu'il soit le sien ou étranger.

Cyrielle n'a donc plus qu'une solution pour obtenir le comté : éliminer Godefroy ou Tristan.

Dévastée, la jeune femme s'enfuit. Tuer Tristan lui est inconcevable et elle comprend nourrir des sentiments pour le mercenaire. Celui-ci, sans se douter de la cause de son tourment, lui promet de la laisser le tuer le moment venu.

Le sang menstruel de Cyrielle s'écoule alors, provoqué sciemment par Jade, et les ombres se répandent sur le camp des dianesses...

*Les musiques ayant accompagné l'écriture sont disponibles dans la playlist « musique écriture : Le Secret du Faucon, tome 4 » sur ma chaîne Youtube « A.D. Martel ».*

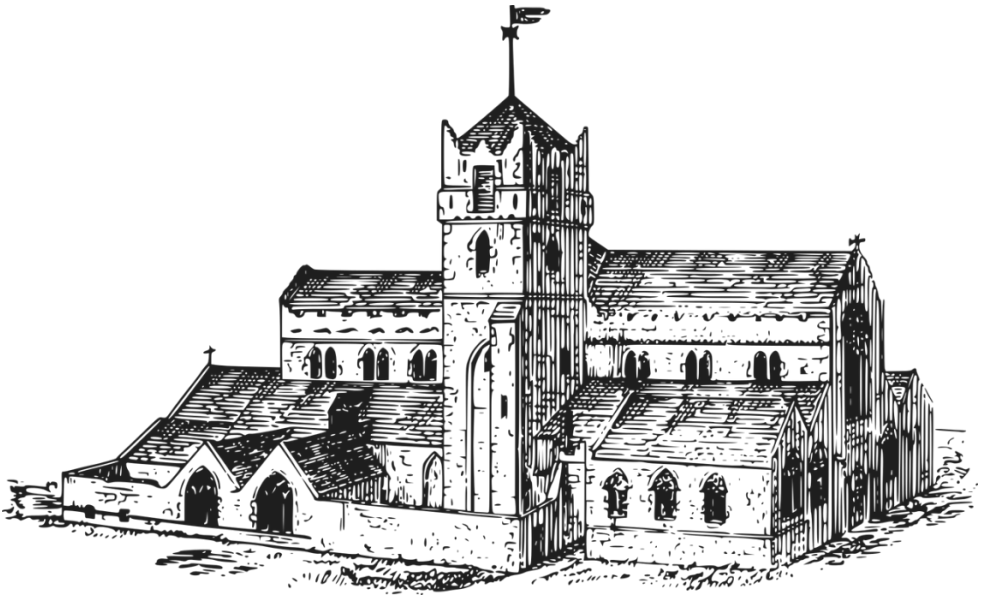
### **Avertissement (*Trigger warning*) :**

Ce tome 4 comporte des scènes violentes (non sexuelles) susceptibles de choquer.



# Table des matières

Prologue.....	11
PARTIE 1 : Beltaine .....	19
PARTIE 2 : La colombe et le faucon.....	91
PARTIE 3 : Le bal des révélations .....	293
PARTIE 4 : De feu et de sang.....	463





# Prologue

La pluie tombait dru sur les fenêtres du château des Montfaucon. Le chevalier regardait le ciel assombri de nuages. Il était las, fatigué. La neige avait disparu de Ritwak ainsi que des terres alentour, rouvrant les chemins jusqu'à la capitale. Les marchands avaient alors afflué, et avec eux, des nouvelles tristes et accablantes. L'annonce de la mort de la jeune Cyrielle de Montfaucon, envoyée dans un ermitage sur les hauteurs de Grumlock par son oncle, avait plongé la cité dans un profond deuil. Le comte Jean avait interdit toute démonstration festive et un silence lourd pesait sur la capitale depuis ce jour.

Une cérémonie funèbre avait suivi le rapatriement du corps, ou du moins, de ce qu'il en restait. La décence avait obligé à le cacher dans un cercueil et il avait fallu user de beaucoup de persuasion pour empêcher que Jean ne l'ouvre. Depuis deux jours, la dépouille de la jeune femme trônait dans le chœur de la grande église de la cité et, bientôt, on l'amènerait au tombeau des Montfaucon. Le chevalier soupira, empli de doutes. Ses yeux gris métallique se posèrent sur une chevalière en or, qu'il ne cessait de caresser depuis des semaines. Il l'avait confiée à son fils, Gaheris, peu avant qu'il n'emprunte la même route que Cyrielle de Montfaucon. Et il n'était toujours pas revenu. Il était fou de penser à quel point une simple chevalière pouvait dérouter autant l'esprit d'un homme. Le poids des années se lisait sur le visage d'Yvain de Blancastel. De profondes rides marquaient le coin de ses yeux ainsi que les plis de sa bouche. Son port, d'habitude droit et altier, reflétait ce qu'il était véritablement : un vieil homme ayant trop vécu.

Quelqu'un frappa à la porte. Le seigneur Yvain lui permit d'entrer et un serviteur en livrée bleu et argenté, couleurs de sa maisonnée, s'exécuta.

— Une lettre de mon épouse ? demanda le chevalier.

Le domestique secoua la tête de gauche à droite, d'un air contrit. Chaque jour, Yvain espérait recevoir une missive qui l'informerait du retour de leur fils. Toutefois, cette nouvelle devenait de plus en plus chimérique.

— Quelqu'un souhaiterait s'entretenir avec vous.

— Fais-le entrer.

Son serviteur esquissa une révérence et disparut derrière la porte, sa silhouette remplacée par une autre plus petite et dodue. L'homme possédait des cheveux noirs et une longue moustache retroussée sur les côtés. Maître Cornélius, l'intendant des Montfaucon, balaya d'un regard anxieux les coffres fermés, avant de s'intéresser au chevalier qui n'avait pas bougé de la fenêtre.

— Vous nous quittez, Messire ?

Yvain de Blancastel ne réagit pas, l'intendant connaissait déjà la réponse à sa question. Le petit homme trapu se serra les mains nerveusement et chercha quelques secondes ses mots :

— Mon seigneur, pardonnez mon audace, mais vous ne pouvez pas partir. Votre présence est vitale au château !

Le seigneur de Blancastel le jaugea d'un air sévère. Maître Cornélius servait loyalement les Montfaucon depuis des dizaines d'années. Il avait travaillé pour le comte Jean, son frère Guillaume et leur père avant eux. Il avait acquis le respect du chevalier, raison pour laquelle celui-ci le laissa terminer l'explication de sa venue, aussi inutile fût-elle. Le vieil intendant, rassuré par le silence de son interlocuteur, continua :

— Le comte Jean est au plus mal. Vous êtes son plus fidèle conseiller et j'ai peur que votre départ ne fasse qu'empirer la situation. Il a besoin de vous, le comté a besoin de vous.

Yvain de Blancastel esquissa un sourire dénué de toute chaleur.

— Vous savez que les compliments n'ont aucun effet sur moi.

Il soupira, puis ajouta :

— J'ai assez servi mon seigneur, Maître Cornélius, je n'aspire qu'à un peu de paix.

— Cette paix ne sera que de courte durée sans vous !

L'intendant s'était exprimé de manière véhémence, le rouge lui montait aux joues. Aussitôt, il se reprit, lança des coups d'œil à gauche et à droite comme s'il avait peur d'être entendu, et murmura :

— Je crains qu'un malheur n'arrive, si vous partez...

Le seigneur à la blanche colombe s'approcha de lui et posa sa main sur son épaule.

— Ma décision est irrévocable, mon fils a besoin de moi.

L'intendant baissa les yeux. Le poids des années et les soucis avaient aussi buriné son visage en peu de temps. Avant de prendre congé, Maître Cornélius fit part de sa dernière requête :

— Promettez-moi au moins d'aller le voir, avant votre départ.

— Où est-il ?

— Dans la chapelle, comme chaque jour depuis la veillée funèbre.

Yvain de Blancastel accepta et l'intendant se dirigea vers la porte. Soudain, une question fusa des lèvres du chevalier :

— Maître Cornélius, vous qui êtes informé de tout, que pouvez-vous me dire de la jeune Cyrielle ? Était-elle heureuse au château ?

Un voile de tristesse se déposa sur le regard de l'intendant et Yvain regretta sa question. Toutefois, Maître Cornélius répondit d'une voix basse :

— Elle avait apporté un souffle nouveau dans ces murs. J'ignore si elle a été heureuse... mais rien ne saurait combler le vide qu'ont laissé

sa générosité, sa spontanéité et sa gentillesse. Je n'arrive toujours pas à croire que sa vie se soit terminée ainsi... par un regrettable accident.

Yvain de Blancastel hocha la tête en signe d'assentiment et le vieil intendant l'abandonna, ne se doutant pas que ses derniers mots avaient frappé le chevalier comme un poignard en plein cœur.

\*\*\*

« *Qu'on vous présentera sans doute comme un regrettable accident* ». Les mots de la lettre qui accompagnait la chevalière se répétaient dans son esprit, tandis qu'il descendait les escaliers de la tourelle du château. Il l'avait réceptionnée plusieurs semaines plus tôt et l'avait lue, encore et encore, jusqu'à la connaître par cœur. Différents sentiments l'avaient traversé : le doute, la colère et le déni. Au fond de lui, il refusait de croire ce qu'il avait sous les yeux et pourtant... « *Nous ne devrions jamais rester dans l'ignorance de ce qu'il est vraiment arrivé à ceux que l'on aime* ». Son fils, Gaheris, était parti avec cette chevalière en or, et maintenant, lui, Yvain, était la détenait. « *Il m'a demandé de vous rendre la chevalière de votre famille, qui se trouve dans cette lettre, et de lui pardonner de ne pas pouvoir vous la remettre lui-même* ». Non, il ne pouvait accepter la mort de son fils avec de si maigres preuves, et pourtant, la phrase se répétait dans son esprit comme un écho : « *Votre fils, le sieur Gaheris, n'est plus de ce monde* ».

Le chevalier à la blanche colombe prit son cheval sous la pluie battante et sortit de l'enceinte du château, en direction de l'église de la cité. Il ne le talonna pas et le laissa marcher au pas. Il espérait que l'averse glacée lui remettrait les idées en place. Les rues étaient sombres et quasi-désertes. Il ne faisait pas bon de s'aventurer dehors par un temps pareil et seuls les personnes pressées et les miséreux prenaient ce risque insensé.

Arrivé aux portes de l'église, il descendit de sa monture, la confia aux gardes comtaux rassemblés sous le porche, collés les uns aux autres. Ils avaient dû recevoir comme instruction d'assurer la sécurité du comte, mais de l'extérieur afin de ne pas perturber les lieux. Ils

grelottaient de froid. À l'arrivée du chevalier, ils se redressèrent immédiatement et le saluèrent comme ils le devaient. Yvain songea amèrement que ces hommes avaient mieux à faire de leur temps que de tomber malade et grommela de l'inconscience des Montfaucon.

Le chevalier inspira et entra dans le lieu saint. Il trempa son doigt dans l'eau bénite à l'entrée et se signa pour saluer le Seigneur en sa demeure. L'édifice était grand, capable d'accueillir tous les nobles du comté. Aujourd'hui, il se trouvait vide. Enfin presque. Une chapelle ardente s'élevait dans le chœur pour l'occasion : des échafaudages de bois formaient trois étages sur lesquels reposaient des draps de velours noir et des chandeliers dorés, tous allumés. Au centre de l'architecture éphémère trônait un cercueil recouvert d'une étoffe rouge et or. Jean de Montfaucon se tenait assis au premier rang.

Le chevalier à la blanche colombe se dirigea vers lui. Il essaya d'étouffer ses pas, mais le martèlement de ses bottes sur les dalles résonna dans tout l'édifice. Yvain fixait Jean qu'il avait vu grandir en compagnie de Guillaume le Téméraire, accompagné en Terre Sainte, soutenu à son accession en tant que comte et aidé dans la guerre du roi. Ils avaient vaincu, mais aussi essuyé des défaites ensemble. Le comte Jean ne pouvait l'avoir trahi. Mais les mots de la lettre revenaient de manière lancinante : « *Parfois ceux que l'on imagine des nôtres sont en réalité nos pires ennemis* ».

Quand il parvint à sa hauteur, le comte daigna poser les yeux sur lui. Il avait le teint pâle et de profonds cernes lui creusaient le visage. Sa vue peina le chevalier.

— Yvain..., murmura Jean. Je suis heureux de vous rencontrer ici.

— Vous devriez rentrer et vous reposer. Vous mettre dans cet état ne la ramènera pas.

Le comte Jean reporta ses yeux sur le cercueil et continua comme s'il n'avait rien entendu :

— J'ai commandé un gisant pour elle. Je ne savais pas s'il fallait la représenter avec ou sans son voile. J'ai choisi la première option comme elle le gardait dans le château, malgré son droit de l'enlever. Et j'y ai ajouté un livre. Elle me faisait la lecture parfois. Vous saviez qu'elle adorait lire ? Elle était belle, Yvain, elle me rappelait sa mère...

Les derniers mots s'étranglèrent dans sa gorge. Le comte Jean avait eu beaucoup d'affection pour Blanche, sa belle-sœur, et avait pris soin d'elle et de ses enfants à la mort de Guillaume. Malheureusement, elle avait mis fin à ses jours, et Jean se tenait pour responsable. « *Blanche n'était pas folle Yvain, mais cela arrangeait certaines personnes qu'on le croie* ». Le comte reprit, la voix enrouée :

— Tout est de ma faute. Si je ne l'avais pas envoyée là-bas... Si je n'avais pas...

Le chevalier posa une main sur l'épaule du sieur Jean. Celui-ci tourna vers lui de grands yeux emplis de tristesse. « *Tout est faux* ». Et pourtant, Jean se trouvait bien là, passant ses journées à veiller un corps mort. Et d'ailleurs, qui reposait réellement dans ce cercueil ? « *Cyrielle des sœurs de la Charité est bien morte dans la montagne* ».

La détresse de son souverain n'était pas feinte. À sa place, qu'est-ce qu'Yvain aurait souhaité entendre ? Une vérité incertaine qui ne ferait peut-être que retarder ses souffrances ? Ou une nouvelle porteuse d'espoir ? Mais si Yvain se trompait du tout au tout ? « *Le comte et la comtesse... remet l'ordre de mon propre trépas et de celui de votre fils* ». Jean avait-il prémédité la mort de l'être qu'Yvain chérissait le plus au monde ? Guillaume, Blanche, leurs fils Charles et Thomas, Cyrielle... Toute la branche aînée avait disparu, mais aussi la descendance de la branche annexe... Gaheris.

« *Le nom des Montfaucon est taché du sang des innocents* ».

Jean émit un soupir malheureux.

« *Tout est faux* ».

Que devait faire Yvain ? Parler ou se taire ?



*« Ceux que l'on imagine des nôtres sont en réalité nos pires ennemis ».*

*« Tout cela ne peut être le fruit du hasard ».*

Une larme s'écrasa sur la joue du comte.

*« Tout n'est que mensonges et tromperies autour de nous ».*

Yvain fixa le cercueil, envahi par le doute et le bien-fondé de ce qu'il allait faire. Où se dissimulait Cyrielle ? Les dernières phrases de la lettre se répétaient comme un écho infini dans son esprit *« Cyrielle des sœurs de la Charité est bien morte dans la montagne. Elle y a laissé son innocence et ses douces illusions. Elle s'est perdue dans les bras de la mort qui l'a finalement rejetée et transformée. Car celle qui renaît de ce périple ne fera preuve d'aucune faiblesse, d'aucun pardon et d'aucune pitié pour ses ennemis ».*

Où se trouvait Cyrielle, que préparait-elle ? Et surtout... À qui le seigneur de Blancastel devait-il son allégeance ?



## PARTIE 1 : Beltaine





# Chapitre 1

*Plusieurs semaines plus tard.*

Godefroy se précipita en direction des cris apeurés. À peine émergea-t-il des arbres que l'horreur de la situation le frappa. Les ombres avaient envahi le camp, encore plus nombreuses que lors des attaques précédentes. Au lieu de former une marée noire, elles surgissaient du moindre objet et immobilisaient les dianesses. Tandis qu'un spectre attrapait une femme par la cheville, d'autres en profitaient pour l'assaillir de tous côtés. Pire, elles semblaient particulièrement intéressées par les enfants. Une mère fit barrage devant deux d'entre eux pour leur permettre de fuir et les ténèbres l'engloutirent. Une autre pleurait déjà le corps sans vie d'un nourrisson.

Du mouvement à la droite du mercenaire attira soudain son attention. Une fillette se griffait la peau afin de desserrer vainement l'étreinte mortelle autour de sa gorge.

Sans réfléchir, Godefroy attrapa un bol et aspergea le cou du bébé. L'ombre se rétracta dans un cri furieux et l'enfant se remit à respirer. Elle tendit alors par réflexe ses bras vers lui. Il reconnut la gamine qui lui avait tenu tête quelques heures plus tôt et qu'il avait ballottée sur son épaule. Sans perdre de temps, il l'attrapa et cria :

— Amessan, Anselme, Tristan !

Ce dernier arriva vers lui en courant.

— Il faut aller chercher l'épée !

— Pas le temps, rugit Godefroy. Ces femmes se font massacrer ! Où se trouve leur chef ? Ce sont des dianesses ! Pourquoi ne riposent-elles pas ?

— Elles sont complètement dépassées ! déclara Amessan en surgissant à bout de souffle. Les ombres ne représentaient pour elles pas plus que des chimères. Elles n'en avaient jamais vu auparavant.

Anselme apparut à son tour, un bébé dans les bras.

— Où est Cyrielle ? s'inquiéta subitement Tristan en constatant que personne ne suivait le mercenaire. Vous deviez aller la chercher !

— Réfléchis, ne vaut-il pas mieux qu'elle reste à l'écart ? s'agaça Godefroy, avant de se figer.

À son tour, il scruta les arrières de Tristan.

— Où est Jade Perkins ? Sa puissance ne permettrait-elle pas de chasser les ombres ?

Ils se dévisagèrent, puis dévisagèrent leurs compagnons. Anselme et Amessan secouèrent la tête en signe de dénégation. Le maître et l'élève pestèrent en même temps. Ils s'étaient encore fait avoir en beauté !

— Est-ce que tu la sens en danger ? demanda le mercenaire.

— Non, avoua Tristan. Jade doit la protéger.

— Alors, il ne leur reste plus que nous.

Ses compagnons le fixèrent avec insistance, avant de hocher la tête. Sauver la veuve et l'orphelin ne ressemblait pas à Godefroy. Néanmoins, il portait sa part de responsabilité dans cette attaque. Les petites mains de l'enfant serrèrent avec détresse son vêtement et il grommela en avisant le ciel assombri de nuages :

— Anselme et Tristan, trouvez Morag. Qu'elle balaye cette purée de pois dans le ciel ! Amessan, rejoins ton archère et allumez un maximum de cercles enflammés pour protéger les plus faibles. Brûler les tentes, tout, mais éclairez-moi ce champ de bataille !

La fillette insista alors pour descendre de ses bras. Godefroy n'avait pas le temps pour les enfantillages, aussi la laissa-t-il faire. Une fois stable, elle leva les mains et fronça ses petits sourcils avec force. De l'eau sortit d'un récipient en terre et tournoya ensuite autour d'eux. Le

mercenaire, bien que surpris de découvrir une dianesse aussi jeune maîtriser si bien une magie élémentaire, sourit d'un air implacable. La fillette l'imita.

— Allez !

Ils se séparèrent, chacun focalisé sur sa mission.

\*\*\*

Cyrielle courut de toutes ses forces en sens inverse du campement des dianesses. Si une personne pouvait protéger ces femmes, c'était bien Jeanne Perkins. À cet instant, ses propres problèmes lui semblaient à mille lieues de ses préoccupations. Des innocents ne pouvaient pas encore mourir pour elle. Le massacre devait cesser !

Elle hésita à plusieurs reprises sur la direction à emprunter et choisit de se fier à son instinct. Les révélations de la mère Perkins l'avaient profondément chamboulée, et elle avait lâchement fui.

Par bonheur, un bout de fourrure grise attira son attention. Sans réfléchir, elle dévia de sa trajectoire et suivit la bête qui la conduisit en peu de temps à son point de départ. Jeanne Perkins attendait, assise en tailleur dans l'herbe, un loup allongé contre elle.

— Vous devez intervenir immédiatement ! tempêta Cyrielle.

Essoufflée, elle s'appuya sur ses cuisses pour reprendre sa respiration.

— Les ombres ! Les dianesses...

Jeanne ne lui accordait pas la moindre attention. Sa tête restait penchée sur le côté et son regard rivé dans l'herbe.

— Tu t'inquiètes pour celles qui voulaient se servir de toi ! Quelle ironie ! se moqua une voix jeune.

Jade Perkins apparut soudain, un sourire narquois sur les lèvres. La situation ne semblait absolument pas l'alarmer, ni même... la concerner.

— Il y a des enfants dans ce camp ! s'horrifia Cyrielle.

Elle avait d'abord refusé de le croire, mais la vérité la percuta de plein fouet : Jade avait vraiment utilisé son sang menstruel pour jeter les ombres sur des innocents !

— Tu es un monstre ! cracha-t-elle.

Une lueur mauvaise étincela dans les yeux de Jade.

— Non, juste un fin stratège.

Cyrielle se redressa, pleine de ressentiment. Néanmoins, l'heure n'était pas aux explications. Elle se précipita sur Jeanne Perkins et lui saisit les épaules.

— Regardez-moi ! Je refuse de prendre le comté si c'est pour que des enfants meurent !

Toutefois, son vis-à-vis ne semblait pas l'entendre.

— Jeanne ! cria de plus belle Cyrielle.

Les yeux gris de la dianesse retrouvèrent une légère étincelle de vie et elle souffla :

— Tu es revenue. As-tu choisi ?

Cyrielle s'écarta vivement. Son cœur se remit à battre à tout rompre.

— Choisi quoi ? s'agaça Jade. Moi, ce que je vois, c'est qu'elle préfère ces dianesses à son propre intérêt !

La jeune femme fixait Jeanne, qui ne la quittait pas des yeux. Elle ne répondit pas à sa fille et parla si faiblement que Cyrielle dut tendre l'oreille :

— Personne ne doit savoir...

Elle déglutit et comprit que leur terrible secret resterait entre elles deux. Jade devait continuer à ignorer que Cyrielle avait sauvé le mercenaire, et les funestes conséquences de ce geste. Elle hocha la tête, incapable de prononcer le moindre mot.

— Maman ! Il est temps d'agir !

Cyrielle se tourna vivement vers Jade. Agir ? La jeune dianesse la toisa d'un air fier et commenta :



— La meilleure des défenses, c'est l'attaque. Nous allons porter un coup au maître de ces ombres. Il est distrait, il ne nous verra pas venir !

Jeanne Perkins acquiesça et tendit une main noueuse vers Cyrielle. Le loup à côté d'elle leva la tête, attentif.

— Mais tu vas devoir l'aider et partager ton pouvoir, ponctua la jeune dianesse.

Cette idée glaça Cyrielle. Nancy n'avait jamais voulu y toucher. Il avait coûté la vie à Camélia et même Morag avait succombé à la tentation. Malheureusement, elle n'avait pas le choix.

— Et toi ? questionna-t-elle.

— Je vous sépare avant qu'il ne soit trop tard.

Le sourire de Jade se fana et un profond sérieux étira ses traits. Elle retira alors un minuscule flacon d'une bourse à sa ceinture. Cyrielle écarquilla les yeux : une substance noire se débattait à l'intérieur ! Comment diable avait-elle capturé une de ces entités et surtout, comment l'avait-elle mise en bouteille ?

Sans même ciller, Jeanne Perkins s'empara du récipient et le déboucha pour enfoncer son doigt dessus. Il obstruait entièrement la sortie, gardant l'ombre captive. Celle-ci, au lieu de se répandre sur la peau pour l'attaquer, s'étira au maximum contre les parois comme si... elle craignait ce contact. Des frissons glacés remontèrent le long de l'échine de Cyrielle, mais à cet instant, la victoire lui paraissait possible.

Elle attrapa la main libre de Jeanne Perkins. Aussitôt, la marque dans son dos s'élança et elle se sentit aspirée dans le regard de la dianesse.

\*\*\*

— Du feu et de la lumière ! criaient Tristan et Amessan de toutes leurs forces.

Le Sarrasin avait utilisé son briquet à amadou pour enflammer une torche improvisée et éloignait un maximum d'ombres de leurs victimes.

— Brûlez ce que vous pouvez !

L'archère qui les avait conduits au camp se tenait au côté du Maure. Sans attendre une seconde de plus, elle approcha une flèche trempée dans une étrange substance qui s'enflamma au contact de la torche.

— Sortez des tentes ! cria-t-elle.

Elle banda son arc et tira sur l'une d'elles qui prit aussitôt feu.

Amessan hocha la tête. Il enfonça sa torche dans la terre et saisit à son tour une flèche dans le carquois de la dianesse. D'un même mouvement, ils embrasèrent chacun un nouveau trait et tirèrent sur les amas de toiles tout autour d'eux. Néanmoins, le feu ne se propageait pas assez vite.

— Vos sœurs ne peuvent pas l'attiser ? s'enquit Amessan, sans ralentir l'allure.

— Cet élément est instable. Peu d'entre nous sont capables de le contrôler et il nécessite une grande concentration.

Le Sarrasin acquiesça sans chercher plus d'explications. D'autres femmes les rejoignaient, cette fois pour chasser les ombres qui les menaçaient grâce à de nouvelles torches. Les enfants se rassemblaient vers eux. De terribles soubresauts soulevaient leur poitrine et les larmes baignaient leurs joues. Certains appelaient leurs mères, d'autres pleuraient à s'en étouffer.

Enfin, Tristan et Anselme apparurent avec Morag et Renarde.

— J'ai besoin de toutes les élémentaires de vent ! s'exclama-t-elle envers l'archère.

Celle-ci jeta un regard à Amessan :

— Je continue, allez-y, commenta celui-ci d'une voix grave.

La femme ne se le fit pas répéter. Deux dianesses supplémentaires se joignirent à elles, et elles levèrent de concert les bras vers le ciel,

avant de psalmodier dans une langue inconnue. Les cheveux d'Amessan chatouillèrent son visage, mais il se concentra sur sa tâche. Il avait visé la plupart des tentes autour d'eux, créant un grand cercle de flammes. Néanmoins, il restait quelques percées, que les femmes tentaient de combler avec les torches. Malheureusement, rien n'était joué. Le maître des spectres pouvait à tout moment retourner leur tactique contre eux et les rendre prisonniers du brasier.

— Le ciel ne s'éclaircit pas, maugréa Tristan, la tête relevée.

La sueur perlait sur le front et les tempes des dianesses. Des cris apeurés s'élevèrent sur leur droite et Amessan découvrit deux femmes aux prises avec les ombres. Leurs torches gisaient à côté d'elles et les spectres s'accrochaient à leurs chevilles.

Tristan et Anselme se précipitèrent vers elles, mais deux bras noirs aspirèrent leurs proies dans les ténèbres. Le Sarrasin tira un trait enflammé qui se ficha dans un ennemi et ses griffes se rétractèrent, libérant leur prisonnière. Hélas, la deuxième victime disparut totalement de leur champ de vision avant que le Maure ne puisse recharger. Anselme et Tristan soulevèrent la rescapée par les épaules juste à temps et coururent pour retrouver le groupe, tandis que la condamnée se répandait en un concert de hurlements...

Les ombres se coulèrent alors dans une percée.

Les trois hommes firent volte-face, prêts à se battre. Ils devaient gagner du temps pour que Morag et les siennes chassent les nuages. La lune pouvait encore les sauver !

Des murs de terre s'élevèrent sur un petit mètre pour ralentir leur progression, mais les ombres les escaladèrent sans problème. Les racines qui sortaient de terre se révélèrent tout aussi inefficaces : au passage des ennemis, elles devenaient noires et se transformaient en cendre.

Le groupe recula au plus proche des dianesses qui s'activaient vers le ciel. Elles étaient une vingtaine, dont une dizaine d'enfants terrifiés.

À cause de la brèche dans le cercle de flammes, les spectres se répandaient désormais autour d'eux. Amessan pesta : les tentes, trop éloignées les unes des autres, n'offraient pas une bonne protection. Leur lueur ne menaçait pas suffisamment les ombres pour qu'elles s'en inquiètent. Et les personnes à sauver s'avéraient trop nombreuses.

Les quelques femmes munies d'une torche les brandissaient, apeurées. Les enfants se turent, et Amessan songea que leur silence l'angoissait davantage que leurs pleurs. Les spectres se hissèrent alors à un mètre du sol, comme pour tous les englober en une seule fois. Le ménestrel attrapa vivement la main libre de Tristan, qui la serra tout aussi fort.

La masse grouillante fondit sur eux.

Tout à coup, un rugissement terrible déferla par la brèche et une large colonne d'eau horizontale les percuta de plein fouet. Les enfants crièrent et ils s'accroupirent par réflexe. Un dôme élémentaire se forma au-dessus d'eux pour les protéger, puis se dilata vers leurs adversaires. Ceux-ci, coincés entre l'eau et le feu, poussèrent des plaintes inhumaines.

— Continuez ! rugit la voix de Godefroy.

L'espoir gonfla la poitrine d'Amessan. Son frère avait réussi ! Il avait regroupé les dianesses maîtrisant l'eau. La masse spectrale se retrouvait prisonnière entre les deux éléments. Le dôme aquatique éclata alors en vagues et celles-ci engloutirent l'ennemi. Quand l'eau retomba à terre, les ombres avaient complètement disparu.

Les rescapés se dévisagèrent, le corps encore tremblant. Le Sanguinaire arriva vers eux au petit trot, une gamine inanimée dans les bras. Une dianesse cria et se précipita pour la récupérer.

— Elle va bien, déclara Godefroy. Elle a juste dépensé trop d'énergie.

Sans répondre, la femme enlaça fort la fillette contre elle.

— Vous avez réussi ! s'extasia Tristan.

Anselme sauta littéralement sur le mercenaire, et celui-ci toussota. Comme le ménestrel ne se décrochait pas, il tapota doucement son dos.

— Ce sont les dianesses, commenta-t-il. Elles ont réalisé une chaîne depuis la rivière...

Un coup de tonnerre éclata soudain dans le ciel. Morag et ses trois sœurs restaient le corps tendu, les traits profondément contractés. Allaient-elles faire tomber la pluie plutôt que de chasser les nuages ? D'un coup, un éclair fondit sur elles et projeta les quatre femmes plusieurs mètres en arrière.

Sur un coup de sang, Amessan se précipita sur l'archère. Une partie de ses cheveux avait brûlé sur son crâne et son visage était en partie noir. Il posa son oreille sur sa poitrine. Rien... Pas un battement de cœur. Alors il commença un massage cardiaque.

La dianesse inspira enfin, mais quand elle ouvrit les yeux, ceux-ci s'écarquillèrent d'effroi. L'estomac du Sarrasin se compressa et il leva à son tour la tête : les nuages se rassemblaient pour former un nimbostratus d'une obscurité terrifiante. Il s'étira, encore et encore, jusqu'à recouvrir le campement et au-delà. Seule la lumière des dernières tentes enflammées les illuminait. Et alors, ils les virent.

Les ombres. Ces ombres qui quittaient progressivement les nuages pour fondre sur eux.

\*\*\*

Cyrielle tombait comme en chute libre dans le regard de Jeanne Perkins. Contrairement à la traversée de miroir réalisée avec Sœur Agnès, elle ne sentit ni l'air sur sa peau ni les odeurs de nature ou de ville. Non, tout n'était qu'une obscurité opaque avec, parfois, une substance volatile rouge qui palpitait lentement, comme l'aurait fait un cœur. La jeune femme ne parvenait pas à lutter, aspirée çà et là dans les ténèbres.

— Accroche-toi, lui chuchota une voix.

Ses doigts entrèrent en contact avec une surface douce et elle les referma par réflexe dessus. Elle tendit ensuite son esprit vers l'être qui la guidait. Un loup gigantesque et illuminé de blanc se matérialisa d'un coup et la jeune femme se retrouva à califourchon sur son dos.

— Nous devons faire vite, lui transmit la bête en pensées.

Jeanne Perkins avait dû reprendre sa forme animale pour repousser sa propre folie. Ou bien était-ce la manifestation de son pouvoir ? Cyrielle ignorait tout de ce monde de sorcellerie et étouffa ses questions, ainsi que la peur qui palpitait dans son corps. Les odeurs de sang, puis de pourriture devenaient de plus en plus prégnantes, comme si les deux femmes remontaient la piste des cadavres laissés par les ombres.

Une surface argentée et trouble attira alors leur attention.

— Prête ? gronda le loup.

Les doigts de la jeune femme s'agrippèrent à son pelage et la bête plongea dans l'onde mercuriale. Celle-ci les enveloppa toutes les deux avant de les recracher subitement.

Cyrielle tomba sur un parquet en bois sombre et recouvert de poussière. La violence du choc se répandait dans tout son corps, mais par bonheur, elle parvint à se relever. Elle redressa la tête et se figea. Là, assis sur un fauteuil devant la cheminée, se tenait le sieur Jean. Ses yeux restaient fixés sur elle. Le cœur de la jeune femme s'emballa et, les avant-bras appuyés sur le sol, elle n'osa plus bouger. Elle tendit l'oreille, mais aucun son ne lui parvint. Soit la louve s'était figée, soit... Elle ne préféra pas y penser.

La situation périlleuse dans laquelle elle se trouvait requérait de conserver son calme. Des yeux, elle chercha n'importe quoi qui puisse la sauver. Elle avisa alors les tisons contre la cheminée... D'un bond, elle se releva et se précipita dessus. Son oncle n'eut pas le temps de réagir que déjà elle refermait ses doigts sur l'arme de fortune. Du

moins, elle essaya, car ses doigts passèrent littéralement à travers l'objet. La jeune femme se retourna vivement vers le sieur Jean, mais celui-ci n'avait pas bougé, le regard toujours planté au même niveau.

Elle avisa ses mains, qui lui semblaient pourtant tout à fait matérielles. Elle se toucha et ressentit son contact, et même la douleur lorsqu'elle se pinça. Elle avança alors vers un fauteuil vide et le traversa sans difficulté. Bon sang... Était-elle devenue... Un fantôme ? Son cœur battait à tout rompre, elle le sentait, à la fois proche et lointain. Non, elle n'était pas morte, seulement dans un entre-deux.

Une gigantesque surface argentée ondulait au-dessus de la cheminée, sans doute la porte qui l'avait conduite ici. Son corps pivota et elle analysa la pièce avec attention. Des étagères pleines de livres s'alignaient contre les murs du rez-de-chaussée et des deux étages en mezzanine. Cyrielle aurait reconnu entre mille la bibliothèque des Montfaucon, l'endroit préféré de sa mère ! Les rideaux étaient tirés et, elle ne le remarquait que maintenant, le feu quasi mourant. Au lieu de le raviver, le sieur Jean restait plongé dans une profonde apathie. L'urgence de retourner auprès des dianesses pour les sauver la taraudait, mais le tableau sous ses yeux l'hypnotisait.

Elle déglutit et osa enfin s'approcher. Ses mouvements ne provoquèrent aucune réaction et elle s'enhardit. Le dos voûté, l'homme portait simplement un peignoir rouge et or au-dessus d'une chemise légèrement jaunie. Ses pieds et ses jambes étaient nus. De profondes rides mangeaient tout son visage... Cyrielle s'accroupit au pied de son fauteuil pour mieux l'étudier. Son oncle semblait avoir pris dix ans et sa pâleur reflétait la maladie. Même ses yeux étaient éteints. Le dos courbé en avant, la seule force qui émanait de lui provenait de ses mains, crispées sur un livre posé sur ses genoux. La jeune femme ressentit un bref élan de satisfaction de le découvrir si faible. Le détruire serait encore plus facile. Par curiosité, elle se dévissa le cou pour lire le titre de l'ouvrage : « Arthur et les chevaliers de la Table ronde ». Son

cœur fit un bond dans sa poitrine et elle recula vivement. Son livre préféré... Elle l'avait lu plusieurs fois à son oncle. Pourquoi le tenait-il si farouchement entre ses doigts ?

Un sentiment de malaise l'enveloppa. Elle ne voulait pas rester dans cette pièce, noyée par la maladie et les regrets. Sans réfléchir, elle leva son bras et toucha la surface au-dessus de la cheminée, et se sentit de nouveau aspirée.

Les murs se disloquèrent et elle se retrouva dans un univers noir, sans plus aucune matérialité.

— Jeanne ? chuchota-t-elle. Jeanne, où êtes-vous ?

Des gouttelettes argentées en suspension dans l'air attirèrent son attention et elle suivit leur trace comme le petit Poucet. Du moins, c'est ce qu'il lui sembla, car son propre corps demeurerait invisible. Elle ne voyait ni ses mains ni ses jambes, même si elle en conservait la sensation. Des surfaces argentées de formes différentes apparurent alors. Elles flottaient dans le vide, tantôt ovales, rondes, rectangulaires...

Prudente, Cyrielle s'avança vers la première et s'y enfonça avec lenteur. De l'autre côté, sa tête et ses bras reprirent une certaine matérialité et elle découvrit la salle du trône comtal, complètement vide. Elle recula, et réitéra la manœuvre dans d'autres substances argentées. Elle se retrouva dans les cuisines, dans des chambres d'invités, et même dans les écuries. Les gens dormaient, du moins, presque tous... lorsque sa tête apparut dans un cabinet d'étude, elle découvrit un vieil homme courbé sur son nécessaire de scribe. Sa belle et longue moustache qui se relevait en demi-cercle de chaque côté l'aida tout de suite à identifier maître Cornélius. L'intendant des Montfaucon lui avait appris à écrire et elle éprouvait une tendre affection pour lui.

Cette fois, elle sortit tout le buste pour mieux le distinguer, lorsqu'il tourna vivement la tête vers elle. Elle se figea, à moitié présente dans la pièce. Une violente peur passa dans les yeux du vieil homme.



— Que voulez-vous ? chuchota-t-il sans la quitter des yeux.

— Vous me voyez ? s'étonna Cyrielle.

— J'ai fait tout ce que vous vouliez ! s'emporta-t-il.

Il se leva brutalement de sa chaise. Des tremblements saisissaient ses mains et il percuta une étagère. Des flacons d'encre tombèrent et éclatèrent au sol. Il manqua de glisser en marchant dessus.

— Laissez-moi..., couina-t-il presque en rejoignant la sortie.

— Maître Cornélius ! s'exclama la jeune femme, complètement interdite.

Son corps s'extirpa totalement et elle voulut le suivre, mais une sorte de barrière invisible devant la porte l'en empêcha. L'intendant savait quelque chose, elle ne pouvait pas le laisser partir ainsi ! Elle se dépêcha de rejoindre l'ouverture magique et, une fois dans les ténèbres, laissa son instinct la guider. Elle plongea la tête dans une autre surface opalescente et aperçut son maître d'écriture en train de fuir. À son arrivée, le dos de l'homme eut comme un frisson. Oui, il la sentait ! Il tourna à l'angle d'un couloir et Cyrielle dut changer de point d'observation.

— Maître Cornélius ! Attendez ! réitéra-t-elle.

Le vieil homme ouvrit une nouvelle porte et la referma derrière lui. Têtue, Cyrielle tenta de le suivre. Toutefois, les portails de vagues argentées la conduisirent dans les couloirs et les chambres tout autour, sans jamais atteindre celle de sa cible. Cyrielle pesta alors. Comment était-ce possible ? Elle insista, encore et encore, et dut se rendre à l'évidence : elle ne parviendrait pas à entrer en contact avec l'intendant. Et... elle ignorait complètement comment retourner en arrière ! La panique commença à la submerger et elle tenta de se calmer, de se concentrer sur les éléments dont elle disposait : Jeanne et elle poursuivaient le maître des ombres et leur traque les avait conduites au château des Montfaucon. Cela signifiait sans doute qu'il vivait en ces

murs et qu'il utilisait ces portes magiques pour surveiller le comte et ses gens.

Des frissons gagnèrent Cyrielle. Ces « portes magiques » étaient des miroirs ! Elle se souvenait que l'un d'entre eux avait remplacé le gigantesque portrait de son père au-dessus de la cheminée de la bibliothèque. Voilà qui justifiait la mine inquiète de maître Cornélius lorsqu'elle leur faisait la lecture ! Il savait que quelqu'un les espionnait, Cyrielle, le comte et lui, durant tout ce temps. Et il les avait enlevés de sa propre chambre, d'où l'impossibilité pour la jeune femme d'y pénétrer.

Tout s'éclairait désormais... Ces sensations d'inconfort dans sa chambre, la crécerelle qui piaillait par moment contre le miroir posé sur sa commode. Ainsi que la fois où elle avait perdu la raison et avait tenté de sauter du haut de la tour. Si le faucon gerfaut ne l'avait pas aidée à reprendre ses esprits... Non, elle ne voulait pas y penser.

— Jeanne ! cria-t-elle sans y croire. Jeanne ! Où êtes-vous ?

— Chut, tais-toi.

Un bout de fourrure blanche attira son attention. Cyrielle s'y précipita, le cœur battant. La louve et elle possédaient de nouveau une matérialité dans les ténèbres. Figée en position d'attaque, la bête ouvrait grand les babines, les poils dressés sur son échine. Elle fixait la surface mercuriale droit devant elle.

— Leur maître est là.

Cyrielle eut l'impression qu'une pierre tombait dans le fond de son estomac. Enfin, elle allait connaître le responsable de tous ses malheurs ! Celui qui essayait de la tuer depuis tout ce temps...

— Reste en retrait..., l'avertit Jeanne Perkins. Son pouvoir est focalisé sur les dianesses. Il ne me verra pas venir.

Sans attendre de réponse, sa truffe s'enfonça dans l'onde, qui aspira tout son corps. Cyrielle resta figée, les sens en alerte. Elle commença à prier de tout son être pour que Jeanne Perkins réussisse.

Le temps s'étira, longuement, lorsque d'un seul coup, toutes les surfaces liquides en lévitation éclatèrent.



## Chapitre 2

Une marée noire fonça du ciel pour s'abattre sur les dianesses et les hommes qui avaient tenté de les secourir. Enfants et adultes crièrent leur peur tout en se serrant les uns contre les autres. Godefroy protégea de son corps les fillettes à sa portée, même s'il savait ce geste vain.

Néanmoins, la douleur ne surgit pas. Étonné, il redressa la tête et découvrit la masse noire complètement figée dans sa position d'attaque, à environ un mètre au-dessus de son crâne.

Il étira sa main vers ce prodige et rencontra une surface froide et lisse comme de la glace.

— Chassez ces maudits nuages ! gronda-t-il alors du plus profond de son être.

Toutes les têtes se relevèrent vers lui. Il ignorait comment fonctionnait la magie. Néanmoins, il supposait que comme lors d'un combat, le nombre de guerriers réunis devait également jouer. Femmes et enfants se donnèrent la main. La puissance maléfique semblait avoir faibli, il fallait en profiter ! Amessan aida l'archère à se relever et, malgré ses blessures, elle se joignit à la riposte.

Les nuages sombres se percèrent de trous comme lors de la fuite de Godefroy et Cyrielle sur le lac. La lumière lunaire lécha le corps figé des spectres et provoqua leur éclatement en fines particules de poussière. Le ciel redevint limpide et les ombres disparurent tout à fait.

Un moment de latence s'installa sur le camp des dianesses, comme si le pire restait à venir. Et puis, soudain, sœurs, mères et filles se ser-

rèrent dans les bras. La plupart recommencèrent à pleurer et Godefroy se laissa complètement tomber à terre. La tension continuait à palpiter dans ses muscles. Il n'avait guère l'habitude de mener ce genre de combat. Se sentir si faible et impuissant était insupportable ! Et il savait très bien vers quoi consacrer son énergie refoulée. Le repli des ennemis ne signifiait pas la fin de la bataille.

— Que les femmes qui possèdent des talents de guérisseuses se rassemblent auprès d'Amessan ! Vous devez soigner les vôtres. Anselme, pars avec des volontaires à la recherche de survivantes. Tristan, encadre un dernier groupe. Allumez des torches et montez la garde. La nuit n'est pas terminée.

Malgré leur épuisement et leurs tremblements, les dianesses acquiescèrent vivement. Elles avaient beau ne pas être des soldates, elles ne manquaient pas de courage. Même les enfants montraient une détermination impressionnante pour leur âge.

Tandis que tout le monde s'activait, Tristan rejoignit Godefroy. L'inquiétude sur son visage émut aussitôt le mercenaire.

— Parle, asséna-t-il.

Le jeune homme plongea ses yeux gris-bleu dans les siens et chuchota du bout des lèvres :

— Je sens la terreur de Cyrielle. Elle est en danger.

\*\*\*

Un terrible goût de sang se répandit dans la bouche de Cyrielle. Néanmoins, la saveur différait de tout ce qu'elle avait ressenti jusqu'ici : la magie s'échappait autour d'elle comme par une blessure et un vent puissant souffla pour la rejeter au loin. Et puis, tout se stabilisa, même si la plupart des miroirs ne se résumaient plus qu'à de la poussière argentée suspendue dans l'air.

Un rire caverneux se répercuta dans l'atmosphère, jusque dans son propre être.

— Croyais-tu vraiment me tromper si facilement ?

L'effroi saisit la jeune femme. Des jappements de douleur résonnèrent et sans réfléchir, elle enfonça ses bras dans la seule surface intacte, celle où avait plongé Jeanne. Ses doigts devinrent poisseux, mais elle insista avant de sentir des poils. Elle tira alors de toutes ses forces et parvint à en ressortir la bête.

Du sang débordait de sa gueule et sa peau avait été arrachée par endroit.

— Jeanne..., prononça Cyrielle d'une voix tremblante.

La louve resta sur le flanc et poussa un gémissement douloureux.

— Je l'ai blessé, souffla-t-elle.

— Dites-moi comment vous ramener. Nous devons fuir !

Des iris immenses, d'un rouge incandescent, s'ouvrirent dans l'épaisseur de l'obscurité. L'attaque avait attiré toute l'attention de ce monstre sur elles.

— Trop tard, ricana une voix venue d'outre-tombe. Merci de me livrer la Montfaucon sur un plateau !

La terreur contracta l'estomac de Cyrielle et elle dévisagea la louve. Le mélange de douceur et de volonté dans ses prunelles ambrées l'ébranla.

— N'oublie pas ce que je t'ai dit dans la forêt. Toi seule es maîtresse de ton destin. Maintenant... pars !

— Non ! s'écria la voix spectrale.

L'animal ouvrit sa gueule et mordit le bras de la jeune femme. Un océan de souffrance se répandit dans tout son être et l'entraîna en arrière, tandis que la voix caverneuse lui provenait de plus en plus loin.

Cyrielle n'avait jamais ressenti un sentiment de peur aussi viscéral. Elle tombait, non, elle se faisait aspirer à toute vitesse, dans une chute libre impossible à arrêter. L'atterrissage fut d'une extrême violence. À peine regagna-t-elle son corps, que ce dernier fut projeté en arrière. En une seule seconde, elle reprit conscience de tout son être. La douleur irradiait dans la marque de son dos et pulsait jusqu'à ses tempes.

Elle voulut se recroqueviller, mais ses membres ne lui répondaient plus. Même crier lui était devenu impossible. Elle aurait préféré mourir plutôt que de supporter un tel océan de souffrance.

Elle sentit ses épaules se soulever et le visage déformé d'inquiétude de Jade se colla devant ses yeux.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi reviens-tu sans elle ? Où est ma mère ? Parle !

La brunette la secoua de toutes ses forces, mais Cyrielle souffrait tellement qu'elle ne sentit pas de différence. Elle essaya de bouger ses lèvres et, après plusieurs tentatives infructueuses, articula :

— Elle... m'a renvoyée...

Les yeux de la dianesse s'écrouillèrent d'horreur.

— Viens ! Touche-la ! Elle ne peut pas revenir sans toi ! Touche-la ! hurla-t-elle.

Elle tira Cyrielle par le bras, mais son corps refusait toujours de lui obéir. Son esprit avait bien réintégré son enveloppe, mais elle ne la maîtrisait pas.

— Sale égoïste ! Sauve-la !

La main de la dianesse se referma dans les cheveux de Cyrielle pour l'obliger à avancer. Les larmes perlèrent au coin de ses yeux. La jeune femme aurait voulu l'aider, mais elle ignorait comment procéder. Elle ne parvenait même pas à battre des paupières pour chasser le voile d'eau qui obscurcissait sa vue.

— Jade, arrête ! s'écria une voix masculine.

Cyrielle retomba comme un vulgaire pantin. Sa tête percuta le sol et les larmes coulèrent, libérant sa vue. Un homme repoussait la dianesse. Non, pas n'importe quel homme, Tristan...

— Ma mère ! Elle a tué ma mère ! Elle doit y retourner !

— Tu vois bien qu'elle n'est pas en état d'aider quiconque ! Concentre-toi plutôt sur ce que tu peux faire.

— Je ne peux rien faire seule !



Cyrielle distingua les pieds de Jade se rediriger vers elle. Soudain, une chaleur bienfaisante l'envahit et elle se sentit soulevée de terre. Le visage dévoré de peur de la dianesse lui apparut brutalement.

— Touchez-la et, pouvoir ou pas, je vous arrache la tête ! menaça une voix extrêmement grave.

Le cœur de Cyrielle bondit dans sa poitrine et elle comprit d'où provenait la chaleur qui se répandait dans son corps. Godefroy l'enlaçait. Tristan et lui avaient volé à son secours ! Les larmes remontèrent dans ses yeux.

— Emmenez-la, déclara Tristan.

— Non ! cria Jade. Non, non, non !

— Elle n'a plus d'énergie, je le sens, asséna-t-il.

La dianesse se laissa tomber à côté de sa mère, inerte au sol, et le jeune homme l'accompagna dans sa détresse. Il la serra et elle se mit à sangloter contre lui. Cyrielle aperçut Tristan leur adresser un signe de tête. Alors, elle ne distingua plus rien, seulement la végétation qui défilait devant sa vue et les lamentations de Jade dans ses oreilles.

Elle voulut fermer les yeux, mais ses paupières ne réagissaient pas. La douleur continuait à pulser en elle, intense et horrible. Elle se couplait à la peur et aux regrets pour Jeanne. Godefroy s'arrêta finalement, et elle croisa son regard inquiet.

— Dites-moi quelque chose, rugit-il. Dites-moi quelque chose ou frappez-moi. Je vous ordonne de réagir !

Elle sentit ses doigts se crispier sur elle, mais elle ne parvenait toujours pas à bouger. Elle se souvint alors de ses explications sur les personnes qui chutaient et se retrouvaient prisonnières d'un corps sans vie. Était-ce ce qui lui arrivait ? La terreur devint encore plus prégnante et dépassa la douleur de sa marque.

— Vous avez besoin d'énergie ? Aidez-moi à comprendre !

Face à son silence, il se remit à courir et la végétation se clairsema.

— Tu es là !

Cyrielle reconnut la voix du Maure.

— Une dianesse, vite ! Cyrielle ne bouge plus.

L'agitation régnait autour d'elle. Des mains se posèrent sur son corps et elle sentit comme des pressions invisibles sur sa marque.

— Elle a effectué un long voyage et son esprit ne parvient pas à se reconnecter à son enveloppe corporelle. Cela arrive lorsque le retour est trop violent. Elle aurait déjà dû reprendre le contrôle de son visage...

— Ce n'est pas le cas, gronda Godefroy.

— Calme-toi, elles essaient d'aider, tenta de l'apaiser le Sarrasin.

— C'est sans doute lié à une réaction de protection de sa marque. Son guide aurait dû l'accompagner sur le retour.

— Aidez-la à sa place !

— Impossible. L'opération nécessite beaucoup de magie, et nous avons épuisé la nôtre.

— Trouvez une solution ou je vous jure que la perte de votre magie sera le cadet de vos soucis !

— Il faudrait... Un être capable de voyager entre les différents plans d'existence, comme ces ombres.

Le mercenaire pivota violemment. La détresse de Cyrielle augmenta, ainsi que ses vertiges.

— Godefroy ! Où vas-tu ? cria Amessan.

— Ouvrez-moi le passage et rendez-moi mes armes ! hurla le guerrier sanguinaire sans s'arrêter.

Cyrielle sentit les secousses de sa course, puis le contact râpeux de ses pieds contre une cavité, et enfin, le chant d'oiseaux et de créatures inconnues. Tout devint d'un vert intense autour d'elle et l'humidité la glaça jusqu'aux os.

— Tenez bon.

Il la déposa sur un tapis de mousse et, à peine au sol, elle sentit un contact chaud contre son cou. Les poils noirs de Fléau la chatouillaient et son envie de pleurer redoubla. Elle entendit des coups, des juréments aussi, lorsque Godefroy revint vers elle. Un éclat brillant passa dans son champ de vision et Godefroy la redressa d'un bras. De l'autre, il pointa une épée vers le ciel. Elle découvrit alors le pommeau serti d'un énorme rubis.

— Foehn ! Où es-tu ? Viens immédiatement ! ordonna Godefroy.

Le cœur de la jeune femme se coinça dans sa gorge. Pourquoi appelait-il le faucon gerfaut ?

— Oiseau de malheur ! Je sais que tu m'entends ! Tout ça, c'est de ta faute !

Quoi qu'il mijotât, insulter le rapace ne le convaincrail pas d'obtempérer.

— Aide-la ou je te le jure, je la tue avec ta maudite épée !

La lame passa devant les yeux de Cyrielle et une brûlure élança sa main. Quand l'arme bougea de nouveau, un liquide rouge la recouvrait.

— Foehn ! rugit de plus belle Godefroy.

Cependant, aucune réaction ne leur parvint. Cette fois, le mercenaire releva le poignet de Cyrielle à hauteur de ses yeux et il lui souffla à l'oreille :

— Je suis désolé.

L'épée lui ouvrit les veines. Le sang gicla, puis se déversa sur son bras sans qu'elle puisse réagir. La douleur de sa marque diminua tandis que la jeune femme s'affaiblissait. Au lieu de s'en sentir encore plus terrifiée, elle s'apaisa. Elle préférait mourir plutôt que de rester prisonnière d'un corps qu'elle ne maîtrisait pas. Godefroy lui offrait la délivrance et elle l'acceptait le cœur léger.

Son corps se tourna brutalement sur le côté et son visage se retrouva en face d'une tête blanche. L'oiseau, perché sur une branche

basse, gardait les ailes et le bec grands ouverts de colère. Un étau enserra le crâne de Cyrielle, comme si le mercenaire l'obligeait à rester dans cette position. Alors, son regard se perdit dans l'œil mort de l'oiseau et elle se sentit de nouveau aspirée hors de son corps.

Des ailes lui poussèrent et la vie éclata en elle avec force. Sa vue s'éclaircit et elle se découvrit alors. Elle découvrit son vrai corps, celui de Cyrielle, dans les bras du mercenaire, et le sang qui se répandait en une flaque autour d'eux. Elle vit les traits déformés d'inquiétude de Godefroy, et le faucon gerfaut qui restait immobile.

Elle voulut tendre la main vers eux, mais à la place, des plumes brunes tachetées formèrent un éventail devant elle. Elle était devenue un oiseau ! La panique l'envahit et elle s'agita. Un de ses côtés l'élança subitement et l'évidence la frappa. La crécerelle ! Elle ne s'était pas métamorphosée en rapace, mais partageait le corps de son amie... Comme une confirmation à cette pensée, une caresse affectueuse se posa sur son âme. L'animal l'accueillait et lui proposait une échappatoire.

— Je vous en prie, Cyrielle. Revenez-moi...

Le mercenaire avait perdu les intonations habituellement si dures dans sa voix. On aurait dit une supplication...

« Merci » songea-t-elle au plus profond de son être.

La peur la quitta et elle ferma les paupières, avant de basculer. La souffrance la regagna de plein fouet et elle ouvrit les yeux. Elle cligna et le faucon gerfaut s'envola dans un cri plein de protestations.

— Vous êtes là ? s'alarma le Sanguinaire.

Il la retourna vers lui sans façon et elle esquaissa un minuscule sourire. Ses forces la quittaient, même si elle avait retrouvé possession de ses moyens. Alors, Godefroy pressa son poignet avec désespoir.

— Restez avec moi.

Il s'agenouilla dans l'hémoglobine, le corps de la jeune femme sur ses cuisses, et un bras autour de ses épaules.

— Merci, murmura-t-elle.

Le mercenaire esquissa un sourire amer :

— Je vous taillade les veines et vous me dites merci. Il n'y a bien que vous pour énoncer pareille bêtise...

— Merci... de me comprendre, ajouta-t-elle, d'une voix éraillée.

Godefroy la serra contre lui, et enfouit son propre visage dans les cheveux de Cyrielle.

— Taisez-vous, ordonna-t-il, d'un ton tremblant.

La poitrine de la jeune femme se réchauffa et elle ferma les yeux. Peut-être... que Jeanne Perkins lui avait transmis un peu de sa folie. Car malgré la douleur dans ses membres et le fait qu'elle baignât dans son sang, elle désirait que ce moment ne finisse jamais.



## Chapitre 3

Le camp n'était plus qu'un champ de cendres et de sang. Cinq femmes et huit fillettes avaient perdu la vie, le visage figé dans une souffrance indescriptible. Amessan et Anselme avaient voulu les recouvrir d'un linceul, mais les dianesses les avaient repoussés, voulant elles-mêmes s'occuper des leurs. À défaut, ils pensaient les blessés. Le ménestrel montrait une grande dextérité à lier les bandages et à distraire les enfants pour qu'ils acceptent leurs soins. Néanmoins, son visage se refermait dès qu'il se retrouvait seul.

Godefroy réapparut le premier avec Cyrielle. Un simple coup d'œil suffit au Sarrasin pour comprendre qu'il avait besoin de lui. Malgré ses interrogations, Amessan ne posa aucune question sur l'entaille au poignet de la jeune femme. Seul son retour parmi eux lui importait.

— Je vais chercher Tristan, bougonna Godefroy, une fois la blessure de sa protégée étroitement bandée.

Anselme se redressa pour le suivre, mais Cyrielle déclara d'une voix presque inaudible :

— Ce n'est pas nécessaire. Il n'est pas en danger.

Au grand étonnement du Sarrasin, Godefroy n'insista pas. Amessan fronça les sourcils : se laisser dicter sa conduite ne ressemblait pas à son compagnon.

— Alors je vais voir où je peux me rendre utile.

Le guerrier sanguinaire s'écarta avec humeur et Cyrielle l'observa s'éloigner avec une expression bien songeuse. Pour un peu, le Maure aurait pu croire que le mercenaire la fuyait. Il échangea un regard surpris avec Anselme. Le jeune homme en était sans doute venu à la

même conclusion. Au bord de l'épuisement, leur blessée s'assoupit à même l'herbe tandis qu'un silence de plomb s'abattait sur le camp.

Peu avant l'aube, une silhouette se découpa à l'horizon : Tristan revenait, flanqué d'une autre personne et de deux loups. Godefroy, qui n'avait pas montré le bout de son nez jusque-là, les rejoignit, se plaçant par réflexe devant Cyrielle. Néanmoins, ils restèrent à l'écart. Le mercenaire ne bougea dès lors plus de son poste d'observation, aux aguets. Et Amessan songea qu'il n'y avait pas que deux loups dans le camp, mais bien trois.

\*\*\*

Les rayons du soleil caressaient la peau de Cyrielle. Lentement, elle ouvrit les yeux et son cœur se serra. À la lumière du jour, le désastre autour d'eux la frappait avec force : les tentes avaient été soit éventrées soit brûlées et, même si les corps avaient disparu, l'odeur du sang restait prégnante. Les enfants ne jouaient plus et un parfum de tristesse et de deuil planait sur les lieux.

Elle se releva et constata avec surprise que sa cheville ne l'élançait plus. Puis, elle se souvint de l'étrange mixture de Jade et son cœur se contracta.

— Où allez-vous ? murmura Godefroy.

Cyrielle l'avait cru endormi comme Anselme et Amessan, mais elle aurait dû se rappeler que, même assoupi, le terrible mercenaire restait aux aguets.

— Voir les dianesses.

— Je viens.

— Ce n'est...

Godefroy, déjà debout, se pencha pour la porter.

— Ce n'est pas nécessaire, je vais mieux.



Son interlocuteur maugréa des sons incompréhensibles, puis s'écarta. À cet instant, Cyrielle eut l'impression de se retrouver en présence de Théodoric et de sa gaucherie malade envers les femmes. Elle en ressentit un certain amusement.

— En revanche, je veux bien votre bras.

Godefroy lui coula un regard hésitant, et elle glissa sa main sur son avant-bras avec un sourire. S'en voulait-il toujours de lui avoir ouvert les veines ? Ou bien évitait-il la conversation qui ne manquerait pas de survenir concernant Foehn ? Cyrielle n'était pas dupe. Les secrets de Godefroy commençaient à s'écailler. Il ne pouvait plus cacher la singularité de ce rapace hors du commun. Il le lui avait prouvé cette nuit. Néanmoins... Cyrielle n'avait pas envie de l'interroger. Trop de révélations s'étaient accumulées et elle n'en supporterait pas une de plus pour le moment. En outre, elle espérait que le mercenaire prendrait l'initiative. Elle voulait que Godefroy se confie à elle. Après tout, n'avait-il pas déposé sa vie entre ses mains ? Rien qu'à cette pensée, tout son corps frissonna. Lui aussi ne manquerait pas d'exiger une explication...

— Vous avez froid ? demanda-t-il en se collant à elle.

Du rose teinta les joues de Cyrielle et une douce chaleur enfla dans son estomac. Elle n'aurait pas dû ressentir ce genre de réactions en sa présence, elle le savait. La nuit précédente se rappela à elle. Avant l'attaque, le désespoir l'avait poussée dans les bras du mercenaire. Elle s'était même montrée entreprenante en l'embrassant d'abord sur la joue, puis sur la mâchoire... Bon sang, elle ne voulait plus y penser !

— Oui, mentit-elle.

Godefroy s'écarta, puis rabattit sur elle un pan de sa propre cape. Du bout des doigts, elle en attrapa les extrémités, tandis que de l'autre côté elle reprenait son bras.

— Cela va mieux ?

Elle acquiesça sans le regarder. Néanmoins, son trouble disparut vite en avisant le visage des survivants. Sa main se crispa sur Godefroy et elle le sentit resserrer son étreinte. Elle n'avait pas besoin de mots pour qu'il comprenne à quel point leur détresse la bouleversait.

Des loups attirèrent son attention et son cœur chavira. Dans sa forme humaine et les yeux fermés, Jeanne Perkins reposait sur une couche, entourée des deux bêtes pour lui tenir chaud. Sans réfléchir, la jeune femme quitta le cocon protecteur de Godefroy, et se précipita sur elle.

Les loups grognèrent, puis s'apaisèrent en l'identifiant. Les lèvres de Cyrielle tremblèrent. Avec hésitation, elle tendit sa main pour saisir celle de la dianesse. Une poigne abrupte l'en empêcha et Godefroy lui lança un regard d'avertissement.

— Elle n'est pas morte, dit-il sans la lâcher.

Il désigna d'un signe de tête la poitrine de Jeanne et Cyrielle la vit se soulever très faiblement. Une vague de soulagement déferla en elle et Godefroy l'obligea à reculer.

— Il vaut mieux éviter de la toucher, reprit-il.

— Mais...

— Votre capitaine a raison.

Cyrielle n'eut pas le temps d'exprimer sa pensée que Morag les rejoignit. Sans même s'en rendre compte, la jeune femme se retrouva le dos contre Godefroy, la main de celui-ci plaquée contre son ventre, et la cape refermée autour d'eux. Il s'assurait sans doute ainsi qu'elle ne tente pas le diable.

— Jeanne Perkins vous a entraînée dans un périple très dangereux, poursuivit la prêtresse aux cheveux blancs, faisant mine d'ignorer le geste protecteur de Godefroy.

Elle s'agenouilla et les loups fixèrent sur elle leurs yeux jaunes dans un avertissement muet.

— Vous êtes revenue, mais ce n'est pas son cas. Son esprit reste prisonnier.

Cyrielle repensa au maître des ombres et elle tressaillit de tout son corps. Par réflexe, l'étreinte de Godefroy s'accrut. Malgré tout, Cyrielle ne pouvait s'empêcher d'imaginer les tourments que devait subir Jeanne. Qui que soit leur adversaire, son pouvoir était phénoménal.

— Vous avez réussi à donner un coup à notre ennemi, hier. Sans ça, nous n'aurions pas pu prendre le dessus. C'était courageux de votre part.

Les lèvres de Cyrielle restaient scellées. Comment lui dire que les Perkins les avaient manipulées, et avaient déchaîné les enfers sur leur camp pour parvenir à leurs fins ? Non, elles n'avaient aucun mérite. Ni elles ni Cyrielle.

— Merci à vous aussi, capitaine, ajouta Morag.

— Nous n'avons pas été d'une grande aide, objecta Godefroy. Sans pouvoir...

— Vous nous avez organisées alors que nous cédions à la panique. Aucune d'entre nous ne s'en serait sortie si vous n'aviez pas gardé votre sang-froid.

Le mercenaire ne répondit pas, mais Cyrielle sentit qu'il baissait légèrement la tête.

— Pardonnez-moi, mais je dois finir les préparatifs de la cérémonie.

Cyrielle acquiesça tandis que la dianassee se retirait. Le cœur gros, elle pressa la main de Godefroy qui restait sur son ventre.

— J'aimerais parler aux loups. Pouvez-vous me lâcher ?

— Parler aux loups ? répéta Godefroy. Ils vous entendent d'ici.

— Je promets de ne pas la toucher.

Il grommela et elle le sentit desserrer son étreinte à regret. Elle se retourna et la main du guerrier glissa sur sa hanche. Le rythme cardiaque de Cyrielle s'accéléra, encore plus lorsque son visage se retrouva seulement à quelques centimètres de celui de Godefroy.

— Je dois parler à Jade.

— Mauvaise idée. La dernière fois, elle semblait vouloir vous étripper.

Il la fixait avec intensité, bien décidé à ne pas céder.

— J'insiste. C'est sa mère. Je sais ce que cela fait de la perdre.

Le guerrier grimaça.

— Godefroy..., chuchota Cyrielle, afin qu'il la regarde.

Elle n'avait pas besoin de son autorisation. Il y a peu, elle se serait déjà emportée face à son opposition. Néanmoins, elle comprenait désormais qu'il s'inquiétait et qu'il ne cherchait pas le rapport de force.

— Je vais l'accompagner et garder un œil sur elle, déclara alors Tristan.

Cyrielle sursauta et se retourna vivement. Le jeune homme les observait, le visage sombre. Il tendit la main, mais au lieu de fixer Cyrielle, il darda son regard sur Godefroy. Les deux hommes s'évaluaient en silence et elle s'en sentit profondément troublée. Avec le plus de douceur possible, elle repoussa le bras de Godefroy sur sa hanche.

— Cela va bien se passer.

Elle sortit de la chaleur protectrice de la cape et accepta la main de Tristan. Le jeune homme la serra très fort, si fort qu'il lui fit presque mal.

— Viens.

Il l'entraîna sans un mot supplémentaire. Elle se retourna pour offrir à Godefroy un sourire rassurant, mais celui-ci se fana en découvrant l'expression meurtrière et impitoyable qui s'étirait une nouvelle fois sur ses traits. Son cœur se serra, et elle suivit son aimé de toujours.

\*\*\*